

Juin 2022

Samedi 4 juin 2022 (9:05)

Etat Généreux – Art – Expérience – Activité marchande – Expérimentation – H(h)istoire(s) – E(e)xperience(s) – I(i)maginaire(s)

Une écriture qui cherche rapidement à faire trace de ces deux jours très denses à la friche. Nous sommes à nouveau en Etats Généreux Friche, moment collectif de discussion sur l'association. Un moment politique aussi. Ce sont les deuxièmes après ceux de l'automne. Donc une relative proximité de ces moments qui sont nouveaux pour l'association. Cela vient raconter quelque chose et si ces moments ne sont pas ceux du débat, ils demeurent un espace différent pour l'association. Dénués de la possibilité de « prendre des décisions », ils sont investis par celles et ceux qui ont le temps et aussi, surtout, qui sont intéressé·e·s par l'association. L'association Lamartine apparaît non plus seulement depuis l'espace qu'elle régit, qu'elle administre, mais m'apparaît ainsi comme un commun, que nous mettons au travail notamment avec ce type de moment. F. porte l'animation quand l'organisation semble avoir été le fait du GDT Vie Asso. L'animation de F. tient, même si elle est nécessairement rendue difficile par les effets de groupe. Collectivement nous avançons pendant les deux jours sur différentes thématiques qui se dessinent au fil des échanges et des ateliers (Accueil ERP, comportements, identité politique, salariat, accueil des arrivants...).

Je continue à m'interroger sur ces moments, non pas sur les objectifs poursuivis, mais plutôt sur le bienfait de ce qui émerge. Je me dis aussi que ce sont des tentatives de faire avancer des choses et qu'à m'écouter on ne ferait probablement pas grand-chose. Les Etats Généreux vont peut-être devenir des rendez-vous réguliers qu'il faudra investir avec le GDT Vie Asso dans la durée, peut-être un jour pourrais-je être force de proposition pour tenter des choses, j'y pense aussi, l'énergie de F. est assez inspirante, sa manière d'être à l'association, comme l'année dernière au collège force mon admiration. Ce qui m'interroge finalement, c'est l'ajout de couche sur une association qui fatigue déjà, sur les deux jours, et sur une association conséquente, nous ne sommes finalement pas beaucoup, mais suffisamment pour travailler. Par ailleurs, le groupe est assez hétérogène dans les disciplines, la présence sur les différents sites qu'occupe l'association et l'ancienneté des personnes présentent, je crois aussi dans la répartition homme/femme.

Dans ces Etats Généreux je continue à penser avec Dewey, mais aussi depuis mes discussions récentes par mail suite au partage de mon journal ou encore avec les fantômes. Ce qui en émerge, c'est cette idée d'« écritures aux présents » peut-être, et avec elle, l'idée d'agir aux présents. Le jeudi, je suis plutôt absent de cette journée. Je reste à l'écart et me rapproche chemin faisant. Les discussions dans les temps informels sont très intéressantes et révèlent pour partie un manque dans l'engagement politique de l'association et un questionnement sur cet engagement. Ce questionnement se traduit à la fois sur des questions plus macro qui nous traversent : les différents mouvements de lutte contre les violences et domination (sexistes, raciales, validisme...) les urgences écologiques, sociales et humanitaires. Et en interne, notre capacité à agir aux endroits qui nous font tourner en rond. Un des propos de fin, porté par un groupe des Etats Généreux, proposera des pistes à cet endroit-là, à savoir celui de secouer le cocotier aux personnes qui consomment le lieu sans se soucier du commun en l'occurrence l'association. Il y'a, je crois, une peur de la communication, une peur de dire les choses, il faut peut-être simplement dépasser cette peur et pour cela s'appuyer sur notre collégialité.

Ces deux mouvements politiques interne et externe ne le sont pas temps que cela. La question des écologies — si on dépasse l'écologie bas de plafond du « tri selectif » qui touche plus à des questions de « micro-politique » qu'à un réel problème écologique à la friche — se traduit plus par exemple dans le rapport aux mails et la « violence numérique » qu'impliquent certains usages des mailing list ou même la mailing list tout court avec l'abondance de mail. Cette abondance et cette violence est également révélatrice de l'état actuel de l'association que ce soit en termes de relation sociale, ou encore de réalité « technico-administrative ». Durant la journée continue de brûler un petit feu qui s'allume la veille sur Lieu-Débat suite à une proposition d'I.. Elle éteint plutôt intelligemment d'elle-même hier soir la discussion sur la mailing list. Sur le plan des luttes contre les violences il y a aussi un souhait de pouvoir s'emparer de ces questions à l'intérieur de l'association puisque nous sommes concerné·e·s en notre sein par ces questions. Cela pourrait aussi finir par prendre forme dans nos espaces, matériellement, sur nos murs même si la journée dernière n'a pas nécessairement permis d'aller dans ce sens. Quelque chose sera à réactiver ailleurs. Sur le plan de nos enjeux internes qui sont liés aussi au rapport à l'espace, comment la ressource est employée, il y a à la fois ce rapport à la ville ou encore ce rapport au « monde marchand » et aux activités marchandes dans le lieu.

Sur ce deuxième point, je fais peut-être maladroitement un lien entre une ressource : l'espace, et sa soudaine monétisation. Finalement une des traces de notre histoire reste notre capacité à avoir des espaces de travail à bas coûts et qui ne font pas l'objet d'une activité lucrative. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'argent, de rémunération, mais à cet endroit-là l'argent est une valeur d'échange et non pas une source d'enrichissement. On le sait aujourd'hui que les choses peuvent aller très vite à cet endroit d'autant plus que la relation de l'art au monde marchand est extrêmement ambiguë. Mais les réalités des différentes disciplines sont tellement diverses que la tension est grande. Les mondes de la musique et du théâtre- sont largement soutenus par le statut d'intermittence, statut qui participe aussi d'une forme d'engagement possible à la friche Lamartine. Le statut d'artiste-auteur, que je ne connais pas bien, semble être beaucoup plus complexe et qui plus est renvoie l'individu à lui-même, le plasticien ou la plasticienne seul·e dans sa pratique est tenue à la vente de toiles ou autres œuvres par exemple. Plus seul peut-être dans son engagement à la friche. Il y a des groupes à la friche et des référents qui s'appuient sur leurs groupes pour justifier leur présence. Il y a des compagnies et des directions de compagnies qui justifient le non engagement de leurs salariés dans l'association par leur propre engagement. Chaque discipline trouve, ou ne trouve pas son équilibre. Hier, cet enjeu est aussi porté par A. et donc depuis la danse, l'expérimentation aussi dans cette pratique. La recherche et l'expérimentation en danse est peu reconnue par les institutions, on peut donc présumer qu'elle est une sorte de niche soumise plutôt à des logiques privées de type « work-shop », fait par des personnes reconnues dans le milieu et à des tarifs conséquents. Ce que je comprends dans la position d'A., mais aussi, peut-être, depuis ce que j'entends de K., c'est que la possibilité de donner des cours, de faire des ateliers à bas coûts à la friche a aussi une dimension politique de même qu'elle couvre un enjeu économique de consolider aussi des situations économiques souvent précaires.

Cet enjeu n'est pas nouveau, car il balaye la friche depuis que j'y suis, sans jamais que je n'arrive vraiment à y avoir clair. Aujourd'hui, les verrous sautent lentement, mais sûrement. Il y a eu plusieurs marchés organisés à la friche, les expositions donnent lieux à des ventes que ce soit à Tissot ou à la Robi-pionchon. Les couloirs et les murs deviennent les supports d'œuvres qui sont à vendre quand dans l'ancienne friche s'y installaient peintures murales, stockages ou encore mots triviaux à destination de qui voulait bien les lire. Certaines personnes font largement leur beurre sur leurs espaces et c'est connu de tous. Ce que traduit A. c'est une tension peut-être liée au fait qu'elle est arrivée depuis peu. Elle traduit une sorte d'injustice vécue et elle met honnêtement le sujet sur la table, car elle ne souhaite pas transgresser pour ne pas mettre en danger le collectif avec qui elle est ici aussi. C'est ce qu'elle nous dit hier.

Nous utilisons beaucoup de mots comme acquis durant ces Etats Généraux, deux me viennent en tête : Auto-gestion et Expérimentation. Les deux sont des héritages de RVI, mais sont aussi des fantômes. L'atelier du matin et de l'après-midi « écrire au présent » (noté sans s par F. car le pluriel ne transparaisait pas dans mon intervention de la veille) sont assez exemplaire selon moi. Il y a ce truc de J. « je ne me reconnais plus dans la friche » pourtant, et paradoxalement, celui-ci nous dit continuer à vivre des expériences, surtout relationnelles, intenses à la friche. Il découvre dans les mots d'autres personnes, comme F., la friche qu'il a connu quand il été à RVI. Il semble y reconnaître son imaginaire, tandis qu'il essaye aussi de faire valoir une histoire, importante selon moi, mais pesante au sens où elle pèse sur les situations comme cet atelier hier. Personnellement je me sens au travail sur cet imaginaire. Je n'arrive pas à réfléchir cette notion d'auto-gestion quand je l'entends. J'aimerais que celles et ceux qui l'emploi développent pour savoir ce qu'ils et elles y mettent derrière. Derrière le mot auto-gestion j'ai aussi mon imaginaire qui ne correspond pas à ce que je vois de nous.

La notion d'expérimentation utilisée tout aussi azimut me pose aussi question. Par exemple, à l'endroit de ces questions marchandes, du rapport que nos lieux entretiennent à l'espace que ce soit celui de la ville, de milieux de vie, ou de notre milieux de vie. Comment ces espaces deviennent des espaces marchands. Sans dire qu'il ne faut pas faire sauter un verrou il me semble important d'investir cet endroit au regard de ces pluralités. Que pouvons-nous inventer qui ne soit pas de l'ordre de la facilité ? Avons-nous suffisamment d'espace social, environnemental et mental pour inventer, expérimenter ? Comment approcher ces questions de façon écosophique, donc toujours depuis des processus et des contextes, des trajectoires plutôt que depuis des enjeux économiques donc des états et des enjeux de gestion.

Je mesure que c'est possiblement ce que tente, modestement de faire Ville en Résidence et maintenant Notoktone, et j'imagine que c'est ce qu'essaye aussi de faire Anoesis depuis sa dynamique d'expérimentation, de recherche et de pratique en espace public. Je discute aussi avec E. qui me parle un peu plus de sa pratique, de comment, elle et M., ont aussi fabriqué leur laboratoire d'expérimentation et comment celui-ci est activé ici et là de façon « trouble ». Prendre le temps d'écouter ces histoires me fait personnellement beaucoup de bien et me donne à voir comment, dans ce magma normatif et réglementaire, les choses s'inventent et se font. Cela donne à voir que les solutions ne sont pas à brancarder, mais plus simplement là, en action. Il faut s'employer à préserver ces choses-là et donner la possibilité à celles et ceux qui ne s'autorisent pas, quand d'autres le font, à faire. Raconter Notoktone et Ville En Résidence me semble de plus en plus obligé. Non pas que ce soit un modèle, mais simplement parce qu'il est ma traduction en acte de ces problématiques que j'identifie et éprouve avec d'autres, il propose des pistes sans nécessairement dire qu'elles sont bonnes. Personnellement, je vois ce qui y fonctionne, je vois aussi ce qui ne fonctionne pas aussi. Je vois aussi toutes les tensions des mondes marchands sur nos mondes de l'art.

Les discussions du jeudi et qui se prolongent parfois le vendredi me font donc penser à Dewey. Il y'avait aussi ce tryptique Histoire (histoires) Expérience (expériences) Imaginaire (imaginaires). J'ai un intérêt particulier pour les pluriels sans majuscules entre parenthèses. Ce qui fait sens politiquement chez Dewey c'est cette notion d'expérience qu'il rattache ici à l'art par la conjonction « comme » : « L'art comme expérience ». Cela délivre des concepts peu fertiles d'art pour l'art ou d'art politique, militant. Et cela renvoie directement à la puissance écologique (rapport au monde) et politique (rapport démocratique) du rapport esthétique et du travail artistique. Cela renvoie donc à la notion de langage, mais aussi ce va et vient, ce mouvement des langages du dedans au dehors, de l'interne à l'externe. Hier, nous faisons une sorte d'atelier d'écriture à la fin de l'atelier. Au fond de moi j'aimerais trouver cette écriture qui parvient à traduire ce que nos lieux portent en puissance de politique et d'écologique, mais qu'il faut aussi que nous activions au regard de l'époque que nous vivons. Dans cet atelier Je suis dans une logique de mimétisme, face au préambule de la charte de l'Asilo traduite par Maud Le Chevalier.

Comment incarner et ex-primer, projeter vers l'extérieur cette puissance, c'est un travail, l'atelier d'écriture qui s'ouvre hier, et qui pourrait s'ouvrir à d'autres plus tard, est une piste pour trouver nos mots, nos textes, mais des mots qui sont éprouvés. Le fait que nous nous mettions tous les quatre à écrire est en soi un geste qui me suffit, mais j'ai hâte de voir ce que cela peut donner par la suite. P. fait immédiatement référence à un possible outil de communication. J'accueille cela d'abord étrangement et négativement. Puis je me dis, selon le texte, cela pourra être intéressant de voir s'il est aussi communicable dans le sens d'une communication institutionnelle et institué. Comment ne pas tomber dans l'effet de mode ? Dans l'effet d'annonce ? Nous verrons bien, le travail est en cours.

Mercredi 15 juin 2022

Agencements – Art – expériences – Dewey – RH – Collège – Responshabilité

Ces derniers jours sont marqués par des déplacements éparses, un peu anarchiques, sans vraiment de sens géographique. Ce sont des déplacements plutôt personnels qui me font ainsi travailler ça et là de manière un peu sauvage. Je relis les articles d'Agencements dans le camion un lendemain de soirée en Ardèche par exemple. Puis, je me lance dans l'écriture de l'édito de manière fragmentée et depuis cette lecture. C'est donc Agencements qui vient rythmer ces derniers jours. Je me rends disponible pour la revue avant de me remettre pour ce mois de juin sur Mémento, l'organisation du festival l'Abeille Beugle et de Notoktone.

Le travail autour de revue me surprend. Je commence par le dossier que nous nommons hier « *Expériences et concepts : pour une critique des pratiques artistiques sociales* ». Nommer les deux dossiers aura été une réelle entreprise, chacun·e y allant de son détail selon s'ille a lu l'ensemble du dossier, si ille est impliqué·e dans sa construction ou selon la manière dont on aime bien que les titres des dossiers, dans le sommaire, dialoguent entre eux. Nous finissons par tomber d'accord. Ce premier dossier me surprend parce qu'il me plonge immédiatement dans la lecture de Dewey. Mais là encore, et c'est une des remarques que je me fais ces derniers jours, le dossier réécrit Dewey au jour J. Il y a cette formule des « pratiques artistiques sociales » qui en est une actualisation. Formule amenée par Romain Louvel. Cette formule, je la découvre et elle m'intéresse beaucoup parce qu'elle invite à penser immédiatement à la manière dont l'activité artistique est ancrée socialement et possiblement à penser la façon dont on documente cela. Romain Louvel insiste d'une certaine manière sur l'enjeu à rendre publics les processus artistiques lorsque ceux-ci s'adosent à des qualificatifs nombreux de type « participatif », « accompagnement »... Cet article m'invite d'ailleurs dans une discussion avec Laure au festival en Ardèche à évoquer l'enjeu pour notre génération de « structurer publiquement nos recherches ». Enjeu qui n'est pas que méthodologique ou épistémologique, mais qui engage aussi politiquement nos recherches dans le sociale, et possiblement une transformation collective du sociale.

Romain Louvel, nous invite donc à rouvrir un espace que Dewey évoquerait peut-être comme analytique, un espace qui se distingue du « produit » artistique, peut-être pour percevoir à quel endroit le produit fait œuvre et comment il fait œuvre. Comment l'artistique fait œuvre au regard des enjeux qu'il se donne en intervenant à tel endroit, depuis telle ou telle intention ou construit (social, politique public...). Romain Louvel parle, dans un second article qui compose se dossier, de la manière dont on interroge le « principe actif de l'art dans une société », ou encore comment l'art « met en crise le sens commun », le sens commun étant entendu comme « une vision partagée de la réalité ». Il y est aussi question de routine comme matériau primordial d'une pratique artistique sociale. Ces textes de Romain me renvoient nécessairement à mes pratiques que ce soit la friche Lamartine comme espace de travail artistique ou encore Jean-Spagh et Ville en Résidence,

mais surtout l'accompagnement artistique à Mermoz. Sur ce dernier point, j'y vois plusieurs choses. Un besoin de comprendre où nous sommes par rapport au propos de l'auteur à Mermoz. Nous sommes dans le propos de l'auteur et je me rends compte que mon travail, avec le journal, avec L'Entre, aura été de tenter de donner une structuration publique de notre action, de documenter. L'Entre par exemple interroge explicitement cette notion d'accompagnement et cela pourra d'ailleurs être une relecture qui pourra être faite du fanzine. C'est d'ailleurs une de ses intentions, L'Entre travaille en acte cette question de l'accompagnement. L'Entre s'est inscrit dans l'accompagnement et certains des contenus peuvent peut-être s'apparenter à des contenus artistiques au sens où ils sont les produits d'un travail artistique. Je pense notamment aux textes d'Anne-Sophie, de Louis-Antoine ou encore ceux d'Isabelle. Est-ce que cela fait de L'Entre une œuvre, je ne crois pas. L'Entre, selon moi, travaille une sociologie, au frontière d'autres disciplines (poésie, théâtre, architecture) mais reste un objet qui tente, une tentative de recherche-action ou d'être en recherche-action peut-être. L'Entre vient aussi au travail dans l'accompagnement artistique plus généralement et comme je l'ai déjà écrit sur cette approche médiatique, intermédiaire, approche qui se rattache ici à un ou plusieurs lieux : Mermoz comme quartier, la rue Cotte ou encore l'appartement, le garage.

Le premier texte de Romain L, aura lancé un dossier par « réaction ». Il est jugé comme non recevable pour la revue, car il ne vient pas en expérience. Je ne suis qu'à moitié d'accord en lisant le texte la première fois. À moitié donc parce que la critique qu'il énonce dans « L'art assujettit à ses concepts » semble réellement au départ d'une expérience et, donc, produit un article critique depuis une expérience de façon assez certaine. Pour autant, à la lecture de l'article, certaines formules, sans plus d'explicitation, pourrait laisser aller à quelques généralités maladroitement. J'ai donc été surpris par ce dossier parce que j'avais peur d'y trouver une sorte de « règlement de compte », comme si les articles qui étaient nés de ce premier article allaient en découdre. Ce n'est finalement rien de cela. Bien au contraire, les articles qui suivent viennent à l'endroit où je crois qu'il faut venir à la suite du texte de Romain. Je découvre donc le texte de Soaz Jolivet, puis un nouveau texte de Romain Louvel et une socio-fiction de Martine Bodineau. Les deux premiers réécrivent de façon située participe à une nouvelle écriture d'un art pensé comme expérience et celui de Martine Bodineau se place du côté de la réception plus que de l'émission dans un rapport plus frontalement politique.

En participant à actualiser Dewey, les auteur·rice·s se placent nécessairement entre l'émission et la réception et cela aussi depuis l'enjeu esthétique qui traverse les pratiques artistiques. On retrouve ces enjeux dans le texte autour des passages sur « la rupture » dans l'expérience artistique. Je garde en tête cette formule de Soaz Jolivet, que je reprends dans l'écriture de l'édito « Apprendre par corps ». Je relis, à la lecture de Soaz, cette expression à trois enjeux. Le premier l'idée de rupture et avec elle la question des tensions et des intentions. Le second, l'enjeu de l'esthétique avec cette idée d'expérience brute. Et, enfin, un troisième enjeu, qui est celui du travail artistique entendu ici comme une activité qui s'inscrit aussi dans un champ professionnel. Il faudra que je revienne sur le texte de Soaz, car il aborde aussi des enjeux socio-historiques sur la création du statut d'artiste de même qu'il vient sur des questions politiques d'hégémonie culturelle. Enfin, elle évoque la relation des pratiques artistiques aux espaces communs et aux espaces publics.

Ecrire l'édito me donne encore un peu plus à penser à la manière dont l'Expérience, objet central dans le texte de Dewey, fait de la thèse qu'il déplie dans son ouvrage une thèse qui a vocation à s'actualiser plus qu'à s'appliquer. Il n'est pas anodin d'ailleurs que plusieurs personnes m'aient dites qu'il faut réécrire le livre, c'est probablement un livre qui s'écrit à nouveau. C'est aussi un livre que je vois faire irruption à d'autres endroits, comme cette discussion que nous avons la semaine dernière avec Mathias à la terrasse d'un café stéphanois. Dans l'édito, depuis ce que je trouve dans la revue et cette fois-ci aussi depuis le second dossier : « Recherches et (il)légitimité : expériences concernées, militantes, universitaires », je fabrique ce truc du « contre-concept »

d'*expériences* (sans majuscule et au pluriel). Hier soir, avec Régis, nous décidons de le mettre en italique dans l'édito pour le distinguer, et, aussi, parce que ce truc d'un concept écrit sans majuscule et au pluriel, quand il est utilisé au singulier sème le trouble. Je suis content que cela sème le trouble, par contre, il faut que se trouble soit agréable, fabrique quelque chose à la lecture. Le recours à l'italique me semble opportun. La formule qui suit entre parenthèses de mots écrits en minuscules et au pluriel je l'emprunte ici sans citation à Haraway. Moi qui ai tendance à tout citer voilà deux fois que je ne cite pas, je crois que j'ai du mal à retrouver la citation alors que je sais pertinemment qu'elle est d'Haraway. L'*expériences* devient alors un des ses mots « hutte » et non pas barrage pour reprendre cette « théorie » de castor que j'énonce à E.. Des mots ou des concepts habitables, mais surtout pas à accaparer. *expériences* rassemble ainsi Rancière, Haraway, Dewey mais aussi les Pétolettes, Sophie Monteil et les autres auteur·rice·s de ce numéro. Le second dossier pour moi est assez édifiant sur la manière dont les expériences lorsqu'elles sont partagées, qui plus est dans un geste d'écriture, fond recherche. L'usage de concept ne me semble pas à proscrire ici, mais à réinventer et, comme le fait Haraway sur la forme, autant que le fond, à la manière de mes *formefonds* que je lui dois aussi.

La discussion que nous avons avec Mathias à Saint-Etienne se fait dans ce moment Agencement, mais aussi dans ce moment de nomadisme, d'itinérance qui commence à se dessiner pour moi et pour les prochaines semaines. Avec Mathias nous discutons de la critique produites par des amis à lui qui travaille pour journal militant du « COUAC » à *Sainté*. Le dossier sur l'art me semble pouvoir venir en dialogue avec cette critique que je devine depuis les mots de Mathias. Celui-ci reproche des formes de « représentations du monde » produites par les artistes qui n'ont pas vocation justement à s'engager dans le social, mais qui, du coup, le singe tout en en tirant possiblement un moyen de subsistance. Mathias est prudent et conscient que c'est aussi le fait de construction institutionnelle. Cela n'enlève pas la pertinence de visions militantes, ou engagées politiquement de ces pratiques, visions qui se disséminent sur plusieurs registres, plusieurs supports dans nos espaces médiatiques. L'enjeu est peut-être de les faire se rencontrer. Il faudra donc faire parvenir un numéro 8 à l'équipe du Couac.

Avec Mathias nous discutons de notre rapport à l'art et de notre manière à la fois de nous positionner face aux mondes de l'art, au statut de l'artiste, mais de notre attrait pour des formes artistiques que nous nous sentons parfois d'incarner dès lors qu'elles n'assujettissent pas ou n'assignent pas. Ce que je lis, dans ce que me dit Mathias de l'artiste qu'il peut-être sans l'être, c'est une manière aussi politique d'être à sa pratique, de l'investir. De mon côté, je me sens probablement artiste là où personne ne verra un artiste. C'est aussi, je crois, comme cela que je m'imagine à la friche. En écrivant, je pense à cette idée de clandestinité. Peut-être qu'en fait je fais de l'art clandestin, je profite que les membres de l'association légitime ou se légitime en tant qu'artiste pour tenter de développer ce qui, pour moi, au fond de moi, fait *arts en expériences* et non pas l'Art comme Expérience. À ce titre, Mathias me prêtera le lendemain un livre, une biographie d'un artiste qu'il apprécie particulièrement aussi, si je comprends bien, depuis la posture qui l'entretien vis-à-vis de l'art. Il m'évoque une personne qui tient des propos du type : l'art est intéressant parce qu'il permet des expériences au monde plus intéressantes que l'art. C'est très flou désormais et je reviendrais probablement en discussion à ce propos avec lui. Néanmoins, cela traduit assez bien mon état d'esprit du moment, et mon besoin parfois de m'échapper de Lamartine pour plutôt être dans les lamartines. Je ne peux pas nier, par exemple, que mon expérience Lamartinienne m'a donné à vivre une expérience de la ville beaucoup plus intéressante que celle que proposent les institutions publiques et privés qui la façonnent. Avec l'association de la friche Lamartine j'ai fait l'expérience d'une ville parmi une infinité d'expérience de ville possibles.

Toujours avec Mathias, nous discutons de nos pratiques, des endroits où elles nous emmènent, des croisements qui peuvent ou pourraient opérer entre nous et des désirs que nous avons depuis nos pratiques. Il me parle d'une conférence de Jean Oury sur les processus créatif. Je

lui parle de mon désir de repartir à Naples, de travailler avec l'Asilo, quand celui-ci me partage son envie de travailler sur les mouvements italiens de la « contre-psychiatrie ». Nous parlons de l'article du collectif Parade dans Agencements qui vient justement sur ces questions-là. Nous évoquons aussi la question du terme clinique, que je retrouve bien sûr beaucoup dans le champ de la psychothérapie, mais aussi parfois du côté des sciences de l'éducation. La façon dont ce terme est utilisé, car à cet endroit-là je crois être pris par le sens commun et ne pas toujours comprendre l'usage qui en est fait par des ami·e. Mathias m'explique, mais là encore, le temps étant passé depuis mardi dernier c'est redevenu flou. J'ai en tête bien sûr l'idée de soin, mais avant cela peut-être cette question du diagnostic qui jouerait peut-être d'abord une relation instituée du soin, une « démarcation » plutôt que la possibilité de travailler d'autres formes relationnelles.

Avec Mathias, nous voyageons, en tout cas je me sens voyager, je lui partage donc mon envie d'apprendre l'italien, de partir à l'Asilo pour faire expérience d'un lieu et, donc, d'une ville. L'hypothèse de départ pourrait alors être faite depuis ce journal : comment les lieux du réseau permettent de faire l'expérience d'une ville. Là aussi, et comme je l'ai écrit à Naples, avec l'idée de dessiner les contours de ma ville depuis l'expérience que je fais des villes que je traverse. Ainsi, dans l'action Notoktone, c'est cette expérience de ville que j'essaye de rejouer, dans la cabane également. Toujours dans la discussion et un peu rêveur, je nous imagine dans un processus d'enquête à la fois croisée et indépendante qui mêlerait un désir d'Italie, de ville, des orientations et envies intellectuelles et des coopérations possibles peut-être ici, à Saint-Etienne ville dans laquelle je me projette de plus en plus. Je sais aussi que j'ai une capacité à échafauder des plans. Je n'attends rien d'autres de ces plans que de produire des choses parfois bien loin de ce qu'ils énoncent, mais aussi, et surtout peut-être, de tenir un fil.

Hier, au milieu d'Agencements, de la guitare et d'une soirée organisée par Adrien P dans le cadre de la restitution de son travail « Programme Blue Marble » je fais de la Kombucha. J'aime l'idée de travailler avec ce champignon, mais c'est aussi un moyen d'arrêter de me ruiner à la biocoop. Le fait de faire cette boisson gazeuse me renvoie à une réflexion que j'ai ce week-end autour de la cabane, de son implantation dans l'espace public et de l'endroit que j'ai envie qu'elle soit. L'intention est toujours d'en faire un espace de sociologie en espace public et de plein vent. Un espace tenu par Jean-Spagh en ce moment, mais cela pourra être par moi-même ou encore quelqu'un d'autre selon les circonstances. Un espace où l'on peut exposer et donc réceptionner des « produits » artistiques, les transformer en œuvre possiblement. Un espace de lecture, une Zone de Publication Autonome. Mais il y a aussi ce truc de la tisane. J'ai envie que le lieu puisse accueillir des personnes et en toute période. J'ai depuis quelques mois un attrait pour la tisane et je me dis que je pourrais à l'aide de deux ou trois thermos en faire aussi un espace ou boire de la tisane ou, pourquoi pas, un peu de Kombucha, si l'opération du jour s'avère concluante. Je ne sais pas pourquoi, mais ce plan me met en joie. Je crois que c'est une bonne idée, et la tisane me semble toute indiquée parce que ce n'est pas un excitant, parce que c'est désaltérant, parce que c'est chaud et que c'est thérapeutique en ces temps chahutés. C'est aussi terriblement simple à gérer puisque à l'inverse du thé, qui nécessite une attention accrue à l'infusion, la tisane me semble plus commode. Je vois dans la tisane, et l'idée de transformer aussi la cabane en tisanerie ambulante, le besoin depuis longtemps d'aborder l'espace depuis la convivialité et le soin sans que cela ne prenne le pas sur l'idée d'en faire cet espace de recherche, de sympoïese dans la ville, comme ces bancs depuis lesquelles ont contempler en buvant une boisson le temps d'un trajet, d'une pause dans la ville.

Peut-être que dans ces jours un peu nomades qui se sont écoulés depuis la dernière fois que j'ai tenu mon journal il sera intéressant de raconter le collègue que je fais à distance le mardi 7 juin avant de rejoindre Mathias à Sainté. Et, le lendemain le rendez-vous RH avec ce point d'étape du service civique de J., point d'étape qui s'inscrit aussi dans la construction d'une fiche de poste pour que J. puisse être embauchée à la fin de son service civique. Ce travail se fait aussi dans la

perspective d'une AG ou il faudra présenter cette perspective à l'ensemble de l'association pour qu'elle vote et valide ou non la création de ce poste.

L'entretien RH est un moment particulier. Je ne l'ai pas vraiment préparé, pris par mes déplacements un peu hasardeux. Je ne trouve pas cela très sérieux, voir peu respectueux. En face de cela peu d'enjeu aussi à priori puisque P. explique en réunion de collège que le bilan a déjà été fait et qu'il s'agit plus de penser la fiche de poste. Sur le principe, de même qu'il faut être plus sérieux dans la RH, je crois qu'il est important que l'association construise la fiche de poste aussi d'elle-même, depuis ce qu'elle identifie comme besoin à ce stade. C'est délicat d'envisager cela avec J.. Pour autant, je crois que notre fonctionnement associatif nous permet de fonctionner aussi du côté de la relation humaine dans le cadre de ce que l'on appelle communément ressource humaine par alliance. Je ressens du côté de J. — outre ses savoirs-faire qui répondent à la fiche de poste que j'envisage depuis nos échanges au collège, dans l'asso et bien sûr depuis ce qu'elle a réalisé en service civique — un sentiment qu'elle est une alliée à ce stade pour l'association. Je n'investis pas cette relation autrement que par une relation de confiance que j'établis avec elle, très modestement, car nous nous croisons peu. C'est aussi une relation de responsabilité en tant que « responsable associatif ». C'est pour cela que je me retrouve à réaliser cet entretien avec le sentiment avant tout qu'il faut faire trace et aussi faire. Pour moi, c'est une piste pour investir nos alliances, et nos associations de personnes. On ne peut pas faire comme si être employeur n'était rien. Personne ne dit cela. Il y a donc une différence, des sentiments différents qui peuvent se rejoindre à des endroits. C'est le cas avec J. sur la création de ce poste qu'elle occupera à priori. Elle s'inquiète de ce que cela produira pour l'association de créer un poste, pour autant, elle a très envie de pouvoir continuer à travailler à la friche et de porter le projet ou l'action que nous portons, dans les conditions de travail actuelles. Je lui partage mon avis. Et, je crois vraiment qu'au regard de notre trajectoire collective, que nous ne pouvons pas faire sans un poste supplémentaire. Il faut donc que ce soit elle et que nous nous mettions possiblement au travail sur les aspirations politiques que nous avons en commun. Mettre au travail le commun ici depuis la « relation humaine » employeur/employé.

Ne pas générer de violence, fabriquer des *responsabilité*, pour le dire avec Haraway. Je crois que c'est l'endroit où j'essaye d'être au collège en prenant le flambeau de la RH. Il est difficile à tenir avec les implications, les déplacements. Être en responsabilité demande un travail. Je ne peux trop le faire en amont ou alors dans une moindre mesure. Je fonctionne peut-être mieux en aval. Je n'ai aucun retour sur le compte-rendu que je fais avec J. et que je partage au collège. On me reprochera peut-être comme cela a déjà été le cas de faire trop long. Je comprends, moi-même je ne lis pas les CR et encore moins quand ils sont trop long. L'important c'est que la trace soit produite et archivée. Pour moi cela fait sens. J'apprécie, par exemple savoir que j'ai archivé les retours de F. pour l'entretien RH de P. l'an passé. Je ne sais pas, par contre, s'il y a un CR de l'entretien avec P. que P. et F. ont réalisé, il faut que je cherche. Produire une trace et la rendre accessible est une des manières d'être en « responsabilité ». C'est une manière d'engager une responsabilité, mais elle ne se suffit pas. Les non réponses me donnent aussi à penser que mon geste est peut-être envahissant, maladroit ou qu'il s'autorise là où il devrait y avoir de la retenue, de l'attention. J'aurai besoin d'en discuter au collège.

Avec M. nous discutons aussi du travail de recherche. Je lui évoque la manière dont son « encyclopédie » constitue pour moi un matériau sur la manière dont une salariée de l'association laisse des traces, transmet de fait une expérience qui n'a pas son pareil, comme peu en ont. M. a dû fabriquer son poste et je n'ai pas pris le temps de lire la manière dont, dans cet encyclopédie on y trouve plus que de l'opérationnel. Il y aura sans nul doute un travail à faire.

Nous parlons aussi du journal, mon outil. Cet outil que je partage en ce moment plus que d'habitude, un partage depuis la publication sur le site, mais aussi depuis des adresses directes qui donne lieu à des retours assez chouettes pour les personnes qui le réceptionnent. Je dis à M. qu'elle est l'un des personnages de ma recherche, comme la recherche en produit beaucoup. P. en devient

un aussi de même que J.. En écrivant je me dis qu'il pourra être intéressant d'inventer un ou des personnages qui incarnent ces différents enjeux que soulève par exemple la relation employeur/employé et ce à différent stade. Alors que membre de l'association je suis employeur, je n'ai pas le même niveau de responsabilité que quand je suis membre au collègue donc responsable associatif. Le rapport d'ancienneté, de genre, de pratiques, ou même le rapport à l'espace joue fabrique des choses.

Vendredi 17 juin 2022

RH – Archives – RVI – GDT – La contre – Carnet – Chien·ne·s – Notoktone

J'ai, depuis mercredi, l'idée de tenir mon journal, mais quelque chose fait que je n'y parviens pas, le manque de temps, la reprise de celui de mai pour le publier sur le site internet, la chaleur et peut-être toujours un manque de rythme. Cela démarre à la suite de l'écriture de celui qui revient sur une semaine chargée. Peut-être que l'écriture du journal donne à écrire et ainsi de suite. Lire, aussi, donne à écrire et à mettre en lien les écritures. En relisant le mois de mai, je me rends compte à la fois comment le temps passe vite, à la fois comment des réflexions s'installent durablement et marquent des moments dans le journal et, donc, aussi dans ma trajectoire personnelle. Par exemple, le moment actuel est marqué par cette question des « RH » et de la manière dont on procède ou non à la friche. Ce moment me donne à agir en ce sens, de même qu'il me donne à en discuter et d'avancer avec ce prisme, aussi, par exemple dans les archives que je déballe à nouveau. Je suis à la recherche de CR de réunion, d'AG d'avant l'air M.. C'est l'occasion de se rendre compte d'un moment assez chaotique d'entre-deux au moment de l'emménagement à Lamartine et de la réorganisation suite au départ d'RVI. Différentes appellations pour le collègue, CA, Bureau et des réunions qui semblent s'organiser au dernier moment avec des communications qui semblent hasardeuses ou aléatoires. C'est l'effet que me font certains CR, mais aussi certaines discussions par mail que je retrouve dans les pochettes de Jean-Pierre, là aussi très bien archivées. Ces discussions font aussi état d'un moment marquant pour la friche qui est souvent relaté, celui de la construction collégiale de l'association. Dans ce moment d'entre-deux s'est joué ce que j'ai aussi vécu plus tard, une tentative de hiérarchisation de l'organisation portée par Serge face à des volontés d'horizontalité. J'y accède soudainement. De même que je me rends compte que je n'ai pas fini d'éplucher les archives de JPO.

Je me demande au moment d'écrire comment l'arrivée de M. a aussi structuré cette collégialité, au sens où il y aurait peut-être eu alors plus de réunions, plus de CR (cela est certain) avec une systématique dans la prise de note et plus tard une charte graphique. P. en arrivant à également retouché la charte graphique une première fois, une manière aussi de s'approprier le poste, j'imagine, puis une seconde fois je crois avec la typographie créée par l'équipe des graphistes.

Je lis hier un paragraphe des statuts de RVI qui m'intrigue aussi, je le repose, mais il me reste dans la tête. Je le retranscris ici :

ARTICLE 5 (statuts de l'association Collectif Friche Autogérée RVI

L'association est ouverte à tou(te)s personne(s). La qualité de membre de l'association s'acquiert par la réalisation sur le lieu concerné par l'objet des présents statuts d'une activité artistique et/ou culturelle ou connexe, socioculturelle ou connexe excluant toute notion de commerce, artisanat, stages et cours en dehors du domaine associatif, structures de production ou de diffusion en dehors du domaine associatif. Sont membres, ceux qui, ayant pris connaissance des présents statuts,

prennent la décision d'adhérer et sont agréés par l'assemblée générale à la majorité des voix exprimées.

Tout membre d'un des collectifs présents sur la Friche RVI et reconnu par le CFA-RVI a le droit d'adhérer au CFA-RVI.

Cet extrait me réinvite à faire ce que j'ai déjà fait, mais probablement pas suffisamment encore, à savoir d'aller chercher des pistes de réflexions sur nos enjeux actuelles dans les archives. Ici, il pourrait être question du rapport non-marchand qu'entretient la friche aux pratiques et activités, mais il pourrait aussi être question du salariat, du rapport employé/employeur. Je cherche aujourd'hui des traces dans les anciens CR de l'entretien annuel qui a été fait l'an passé, je ne trouve pas grand-chose dans le wiki qui continue à être un espace ressource très pratique à ce niveau. Je ne trouve rien non plus dans mes mails. La période de cet entretien se situe, je crois, entre novembre et Janvier 2021-22.

Je quitte Tissot après avoir lu ce court passage des statuts. Je vais rejoindre la réunion pour un GDT solidarité et militant ainsi nommé par AS. pour activer provisoirement une dynamique notamment autour d'une annonce à propos d'une artiste ukrainienne et des besoins éventuels en logement pérenne et espace de travail. De l'autre côté, il y a l'idée de pouvoir accompagner les dernières réflexions et discussions autour des Violences sexistes et sexuelles (VSS) avec une mise en lien du côté de la dynamique de GZ. C'est un moment intéressant et important, je crois, puisque des personnes qui se sentent concernées se positionnent sur des choses à faire. Moi, je ne sais pas trop où me placer, mais j'évoque « la contre » comme mon envie de produire ce type de moment qui me manquent et où on peut s'emparer collectivement et depuis la friche de ce type de problématiques très concrètes. Finalement, hier, nous réalisons la première contre-assemblée et j'en suis ravi. L'enjeu concret est peut-être de voir comment la ressource que nous fabriquons avec l'association Lamartine, ce lieu, nous l'ouvrons, ici à A.. L'idée est d'agir possiblement là où nous pouvons agir. Cela va dans le sens aussi du fait que nous sommes essentiellement un lieu de travail artistique et que nous peinons logiquement à voir où est-ce que nous pouvons réellement agir depuis la friche. C'est aussi dans ce sens que nous sommes sollicités me semble-t'il. D'autres solutions plus individuelles sont envisagées pour le logement par exemple. L'association peut donc aussi être cet espace relais et une hypothétique « contre-assemblée » jouer ce rôle-là. L'orientation d'une contre-assemblée comme croisement entre ce moment que nous vivons à l'initiative d'AS. et de mon envie de faire adosser aux cadres actuels serait une belle forme de départ. J'évoque hier que je suis contre les GDT. Je le dis bêtement alors que je ne le pense pas. Ces formes permettent à l'association de fonctionner. Pour autant, les personnes autour de la table partagent aussi, pour certaines en tout cas qui le disent à haute voix, un sentiment que les GDT sont aussi des formes qui « isolent ». Par ailleurs, sont-elles des formes adéquates pour ce genre d'enjeux. Enfin, de manière tactique et stratégique, et aussi en lien avec les enjeux sociaux et politiques qui pourrait être discutés et sur lesquels nous pourrions tenter d'agir, passer par un GDT revient à passer par la structure qui sur certains points devient un réel frein. La contre s'affranchirait de cela sans nécessairement vouloir casser cela.

Avec cette histoire de contre qui ressort hier je pense à cette réflexion sur ce que le journal donne à faire. Peut-être ici il y'aura une piste sur la manière dont il vient inscrire des choses qui peuvent se rejouer dans des initiatives que prennent d'autres personnes comme hier. Je pense aussi au beau motif d'Aleks Dupraz de faire « exister ce qui n'existe pas encore » ou « comment existe ce qui n'existe pas encore ». Là il pourrait aussi y'avoir l'idée des formes négatives ou en négatifs que prennent certaines idées, ou certains espaces, c'est-à-dire leurs formes sans matière, leur anti-forme.

L'envie d'écrire ce journal s'est aussi imprimée dans mon carnet avec les notes que je prends suite à la réunion pour l'organisation du festival. La création d'un nouveau carnet redonne pour le

coup de la matière à mon travail et l'outil m'avait définitivement manqué. Celui-ci ressemble au premier que j'avais fait avec un cyanotype en couverture, plus foncé et plus brouillon dans la réalisation. La reliure est bien faite et les pages ne se décrochent pas, ce qui en fait un solide carnet. J'innove en inscrivant, à la main, des numéros de page en bas, aussi avec l'idée qu'il sera possible de faire des associations avec le journal du type : les notes concernant la revue Agencements 8 sont de la page 20 à 25. Je l'utilise aussi comme pense-bête pour le journal puisque j'essaye de moins écrire, mais de ne pas oublier ce que je compte y écrire.

Ce faisant, je note des réflexions suite à l'annonce que, sur l'affiche de l'Abeille Beugle se trouvera un signe « interdit au chien ». Nous n'ouvrons pas le débat sur cette question pendant la réunion et même si philosophiquement je suis contre je crois qu'en pratique c'est bien ainsi. Je me dis que ce type de rendez-vous n'est pas un espace forcément adapté à la coopération et cohabitation entre ces deux espèces. Pour autant cela me heurte aussi parce que dans le cadre de Notoktone, dans le square, il y aura des chiens et des chiennes et il est hors de question pour moi de faire l'évènement en créant une ambiance laissant entendre qu'il faut laisser les chiens à la maison. C'est aussi une question d'échelle. Là encore j'ai envie de travailler des petites échelles où l'on peut faire confiance à la relation et confiances aux relations. Est-ce que cela peut prendre place dans une communication. Je souris alors de voir la même association porter deux évènements, l'un interdit au chien et chiennes et l'autre qui voudrait presque en faire son premier public, évènement organisé par un homme-chien qui plus est. C'est ainsi que je convoque Jean-Spagh. Moi qui voulais justement me mettre à travailler une sorte de performance pour Notoktone à l'Abeille Beugle le motif est tout trouvé. Pourrais-je ici convoquer le concept de Respon(h)abilité qui débarque dans le journal de Mai, le 17 précisément et que je reprends ces derniers jours ? À voir.

Je fais donc ma propre médiation. Ce que je me dis aussi, à la suite de mon expérience dans le square c'est qu'un panneau « interdit au chien » réserve bien des choses au-delà de cet interdit. Il y aura une enquête à mener, discrètement entre ce moment à l'Abeille Beugle et celui dans le square de Notoktone. En écrivant, je me dit qu'il pourrait être intéressant de travailler encore cette idée de public ou de communauté inter-spécifique dans le cadre de Notoktone et plus largement dans le cadre de l'Observatoire sympoïétique de la ville alias la cabane.

Mercredi 22 juin 2022

Friche Lamartine – RH – Relogement – Manifeste

Depuis deux jours les choses se bousculent. Je le voyais venir et je savais que cette semaine allait être une semaine dédiée en partie à l'association Lamartine et ce sur différents points/plans. Les choses pourraient paraître éloignées les unes des autres, mais leur rapprochement dans le temps et dans l'espace, et ma manière de les éprouver, me font ressentir un effet de lien très fort sans que je ne parvienne nécessairement à le caractériser. Les choses commencent déjà la semaine dernière avec ma nouvelle plongée dans les archives récoltées, celle d'O. et celle de JP.. Elles me conduisent à nouveau dans cette période 2011-2013 au coeur du relogement RVI-Lamartine et un peu avant. Je plonge dans ce que je m'amuse à appeler l'air M.. Ces archives je les réserve pour les classer plus tard, la priorité actuelle côté Memento n'étant pas d'avancer sur le classeur, mais de parvenir à écrire un rendu des journées ou plutôt, comme l'indiquait Jules, une somme puisque les journées se sont éloignées maintenant. J'en réserve aussi pour continuer « mon » collage sur le mur de la « dent creuse » à la friche, dans la perspective de ma journée d'hier (mardi).

Cette journée, je la passe le matin sur mes correspondances où il est question de friche aussi. Dans la correspondance que je tiens avec E., je partage mes réflexions du présent journal sur le rapport au salariat dans l'association. Je me questionne aussi sur la manière dont possiblement nous

nous spécialisons au regard de la manière dont le bénévolat se spécialise. Ce rapport de spécialisation, je le vois toujours en lien avec les normes ERP. Nous ne faisons plus de saisie comptable, nous ne rédigeons plus de documents officiels, nous ne fabriquons plus de sites... Autant de bribes de choses qui possiblement s'organisaient bénévolement. Je ne suis pas sûr du tout de ma lecture, mais j'ai ce sentiment que le niveau d'inter-dépendance, peut-être dans les esprits au moins, baisse. Comme si, d'une certaine façon, on avait moins besoin de certaines compétences bénévoles et plus d'autres. Je ne sais pas, c'est, je crois, une impression due à la lecture d'archives. Pour autant dans la manière dont nous fonctionnons certaines compétences aujourd'hui sont plus facilement rémunérées, quand d'autres ont disparu, et quand d'autres font encore l'objet d'un bénévolat sans que cela ne soit remis en question.

L'après-midi je suis dans le vif du sujet avec une réunion autour de la rédaction d'une fiche de poste à présenter à l'AG, le lendemain, en préambule du vote de la création d'un poste pour prolonger J. dans l'association. Pour l'AG ce sera : bilan du service civique, fiche de poste, présentation des différents scénarios si nous décidons de salarier, et enfin vote. La fiche de poste, nous la travaillons à la fois depuis celle qui avait été faite pour la création de poste de Léa à la fois depuis le bilan du service civique et depuis les perspectives pour l'association. Elle se décline en trois items : vie associative/communication interne ; Communication externe ; Développement et production. Je crois que j'arrive à mettre de côté les tensions possible liées à ce type d'exercice et à être plutôt dans l'opérationnel. Nous discutons à trois avec L. et P., L. prend des notes et met en ordre et en mot avec moi-même la fiche de poste. J'ai aussi l'impression que ce moment est une redite pour moi et qu'en plus d'avoir déjà pu mettre au travail ces tensions et trouvé des pistes de médiation, j'éprouve une certaine lassitude à l'égard de la discussion, quand la rédaction de la fiche de poste donne une forme concrète et annonce une fin de ce chantier et l'ouverture d'un autre.

Samedi 25 juin 2022 (10h05)

CCL'Feu – Tissot – Friche – RH – AG – Archives – Architecture – FTL – CNLII

Deux jours maintenant depuis l'AG de jeudi soir, et plus largement de cette journée de jeudi, qui signe une de ces journées de Tissot particulière lorsque les CCL'Feu sont en résidence. Je mesure comment ma relation avec ce groupe a changé depuis le déménagement. Ce n'est pas si clair, je peux m'amuser ici à essayer de voir comment. Il y a les membres individuellement. Historiquement, maintenant, je crois que je peux dire que j'ai toujours été plus proche d'O., car O. joue ce rôle-là à la friche, il va à la rencontre, il est curieux et on finit toujours par être quelque part avec O. quand on s'implique à la friche entre le collège, un GDT parmi d'autres ou encore l'organisation d'un évènement interne ou externe, ou tout simplement d'être à cet évènement et de discuter avec lui autour d'une table. Il y a aussi j'imagine un effet de fascination au départ qui laisse peu à peu la place à une amitié singulière les années passants. Ma relation avec O. évolue donc d'elle-même, elle suit son cours avec des aventures différentes. Il y a maintenant quelque chose comme 7 ans, nous avons fait cette campagne de plusieurs dizaines d'entretiens, aujourd'hui nous sommes au collège ensemble et entre temps des GDT, des apéros, des AG, parfois des déplacements ou encore l'année dernière et cette année le GDT provisoire relogement.

Ma relation avec N. est affinitaire, je crois n'avoir jamais eu de souci avec lui et une relation plutôt amicale. J'ai toujours beaucoup apprécié N. qui est, je crois, la personne avec qui j'ai fait mon premier entretien sur la friche Lamartine, c'était en 2013 il y a presque 10 ans maintenant. Nous étions dans le salon de notre appartement avec Antoine. Il s'était donc déplacé, nous avons échangé longuement, déjà je crois en affinité autour d'un café et un d'un pain au chocolat. Le temps

nous a rapproché sans que cela ne soit non plus un rapprochement flagrant. Je crois que c'est un rapprochement dans le temps de l'expérience, tout simplement, avec les moments conviviaux, les relations qui se croisent, les moments dans nos trajectoires individuelles et collectives qui produisent des variations d'engagement dans le groupe, mais aussi dans les relations interindividuelles. J'ai souvent aussi regardé N. du dessous, peut-être intimidé, mais une intimidation qui ne me semblait pas nécessairement être de son fait, mais plutôt le fait d'une méconnaissance.

Il y a D. bien sûr, qui m'intimide encore. Je l'ai plus regardé faire toutes ces années. Une posture radicale qui m'a toujours fascinée, que j'ai toujours trouvée importante, mais qui ne correspond pas à mes manières de faire ou d'être. Ici, l'intimidation est donc plus chargée de posture et elle continue à l'être. En m'affranchissant un peu de cette intimidation, même si elle continue, je crois que je parviens aujourd'hui à entrer en relation avec D. quand à une époque je serai allé chercher des réponses ailleurs, désormais je m'autorise à m'adresser à lui. Pour autant, ce dernier a pris énormément de recul après de longues années « au service » de l'association et souvent de manière pleine et entière. J'ai peu l'occasion de le voir. Parfois, je le sens avide de discussion, d'autres fois comme jeudi, il ne manque pas de signifier une sorte d'agacement au fait que nous prenions un temps autour de Lamartine, peut-être, sûrement, alors qu'il est temps d'aller bosser, en l'occurrence de s'échauffer. Il m'indiquera à sa manière qu'il faudrait que je démonte ma cabane. Je suis gêné, mais pour le coup, cette franchise me renvoie à mon inaction, voilà un mois que la cabane traîne. Je le remercie sincèrement de m'avoir secoué les puces, il me dit espérait que je n'ai pas mal pris sa remarque, je crois que notre relation pourrait être symbolisée par cette interaction une sorte de franchise un peu rude et amicale et aussi nécessaire même si la le motif est léger, bien que laisser un objet traîner sans raison dans un espace ou cela n'a pas de sens est une problématique ancienne à la friche et que je me surprends, sans trop me surprendre, à alimenter.

Il y'a le reste des membres que je connais moins. Je ne sais plus si R. fait encore parti de CCL'FEU ou comment il en fait encore partie. Et je crois qu'il y a aussi S.. Ces autres membres je les vois aussi quand il y a ce type de moment, même si là, il ne semble y avoir que O., D. et N.. J'apprécie aussi discuter avec le reste de la bande quand elle est là.

Tout ça compose un peu cette bande donc. Ma relation qui était inter-individuelle à CCL'Feu devient aussi une relation de groupe parce que je suis aujourd'hui usager du site où le collectif a été lui-même relogé. Le rapport à l'espace que je pouvais avoir sur quelques AG ou évènement dans l'ancienne Lamartine se retrouve ici. Ces moments de discussions de l'association avec un collectif qui a traversé les lieux depuis RVI viennent dialoguer avec mon imaginaire de RVI où j'envisageais dans le lieu des temps longs à discuter du lieu, à entretenir notre milieu, depuis des discussions qui vont du potache au politique en passant par le technique le tout s'entremêlant de blague, de pique, de passages et de coupures. CCL'Feu entretient nécessairement un rapport particulier à l'histoire et je sais que ce journal en fait état, un peu plus depuis cette relation que nous tissons justement ici à Tissot.

Lorsque j'arrive jeudi, nous parlons du relogement, O. me dit en s'asseyant : « parle nous du relogement » il sait que la veille j'ai eu le rendez-vous avec la Ville. D. soupire et lâche un « Oh non ». O. justifie le temps de cette discussion par un roulage de clope alors qu'il est déjà en train de retirer une feuille de son paquet et d'ouvrir machinalement le tabac en lui signifiant. Nous commençons. Je partage mes impressions. N. me dit qu'il serait très vite monté dans les tours dans une telle situation. Cela confirme ce que disait P., le groupe précédent J., N., M. était plus conflictuel que le notre dans ce type de rendez-vous et avec ce type d'annonce. N. et O. me « remercient » de tenir une position de contre. Je crois être honnête dans ma manière de leur partager le moment, même si j'ai forcément un rôle confortable, car je suis seul à rendre compte de ce moment que nous avons vécu à trois. Comment on organise ces rendez-vous, comment on les prépare. N. fait état d'une relation très forte entre J. et M. avec une connaissance très fine des

dossiers, une connaissance partagée et une action, in situ, « maîtrisée ». J'imagine que tout n'était pas forcément si fluide ou évident, mais pour en avoir discuté avec l'une et l'autre et pour avoir observé des temps, surtout en interne, cela renvoyait à quelque chose comme cela.

M. m'avait indiqué devoir demander à D. pour les questions RH, notamment sur des points techniques. Je profite de cela pour lui dire que je voulais le contacter pour cela, et que je suis content de le voir pour cela aussi. Il est étonné et me renvoie très vite vers N. qui est juste à ma gauche. Après une explication de ce pourquoi j'aimerais m'entretenir (augmentation, convention collective, branche) il semble que c'est bien avec N. qu'il faille que je m'entretienne. Nous convenons d'un moment l'après-midi. Avant cela, nous échangeons le midi après le repas sur la relation employeur/salarié. C'est l'occasion de venir sur des points assez formels de la façon dont N. pendant plusieurs années, s'est emparé de ce rôle « d'employeur », parfois seul, et parfois avec d'autres. Il rappellera d'ailleurs à l'AG qu'il a dû s'occuper de la débauche d'A. et L. et que ce ne fut pas des moments très heureux de son investissement dans l'association. Je sais pour la seconde qu'elle est une amie et on sent chez N. l'importance d'être collectivement responsable parce que derrière le groupe se sont peu de personnes, voire une seule, qui ont la charge de tâches difficiles de ce type.

Il me parle de fonctionnement en binôme, une personne dans le collège et une personne en dehors. Cette seconde personne jouerait un rôle de confiance plus « informel » et pourrait faire remonter au besoin d'autres types d'informations, ou conserver des informations si cela est demandé. La personne au collège joue à la fois un rôle légal, veiller à ce que l'employeur fasse selon ses « devoirs » en lien avec le code du travail, les différents accords et évolutions de la convention collective par exemple. Il y a aussi un rôle de médiation, mais aussi un rôle de protection. La personne salariée doit pouvoir en permanence solliciter l'employeur sur des faits, des comportements inacceptables et il appartient aux employeurs d'intervenir d'une manière ou d'une autre. N. fait état de la manière dont une information peut-être recueillie et ne pas faire l'objet d'action visible, mais d'une veille constante de façon à ce que des situations ne se reproduisent pas. Nous parlons aussi de la manière dont on opère un suivi des tâches, des outils, des besoins ou encore des relations entre les salariés, les modes de coopérations, les points de difficulté. Il y a aussi une vigilance à avoir du côté des exigences côté salariés et côté employeur. Un enjeu à trouver les espaces où ces exigences peuvent être discutées. Enfin, nous discutons d'enjeux politiques autour du salariat et des enjeux que je discute dans le présent journal. Sur le document de note que je m'ouvre, il est question de « philosophie politique du salariat à la friche ». Il y a là toujours la question de notre association : comment nos actions bénévoles sont aussi la garantie que c'est cette action qui fait l'association et pas le salariat, comment le groupe garde la main en continuant à faire plutôt qu'en déléguant. N. évoque un point de vigilance l'après-midi quand nous sommes sur les « groupes et échelons » de salariat : demander à un ou une salariée de porter une position politique c'est lui donner un rôle de DG (direction générale) et là, rien qu'en termes de statut et, donc, en termes de rémunération, ce n'est plus la même chose. Je crois que Nicolas précise cela notamment depuis l'expérience de M. et des réserves, voire des points de vigilances, qu'elle mettait lorsque les frontières se floutaient.

L'après-midi, avec N. nous sommes donc sur des enjeux plus technique. N. me présente certains outils tels que la convention collective de la CCNEAC dans laquelle on retrouve les éléments qui cadrent les métiers du champ artistique et culturel. Je découvre ainsi les échelons et groupes, d'abord de P., puis, potentiellement, celui de J. (groupe 6 échelons¹). Nous discutons donc de la demande qui se profile du côté de P. et de la manière d'y répondre. Cela me donne aussi à faire des liens directs avec la situation actuelle, la forte inflation et la manière dont en tant qu'employeur on se saisit aussi de ces tendances macro au micro. Nous discutons aussi de l'embauche de J. qui sera soumise au vote ce soir. Comment est-ce qu'on embauche ? Contrat précaire ? Au Smic ? Plus ? Est-ce qu'on augmente les cotisations au sein de l'association pour éviter de recourir aux

aides ? Nous faisons ainsi quelques calculs, des calculs que P. a faits aussi. J'apprécie néanmoins le fait que nous soyons en mesure aussi de faire cela sans P.. Cela comporte pour moi plusieurs vertus. On peut faire sans la salariée certaines choses, on la décharge et on lui apporte un soutien en montrant qu'on se mobilise aussi. Par ailleurs, ce sont des choses qui m'intéresse et que je me plais à faire avec N. particulièrement dès lors que ce dernier me consacre du temps pour faire une sorte de passation. Il m'envoie un certain nombre de documents. Des documents généraux sur le salariat, mais aussi plus situés comme des échanges de mails autour d'une embauche ou encore les CR d'entretiens annuels avec L., M. ou la synthèse de ces entretiens. Des documents précieux qui vont venir alimenter le dossier RH que je me constitue et que j'aimerai pouvoir livrer au prochain collègue.

Beaucoup de ces éléments se traduisent le soir en AG. À la toute fin de l'AG, je prends la parole pour le point autour du service civique de J. et de la création d'un poste qu'elle pourrait tenir. Je suis stressé et fatigué, la journée, de même que l'AG a été longue. j'ai les idées plutôt claires, car je me suis reposé un peu l'esprit ces jours-ci. Je peine à synthétiser sur une feuille mon intervention. J'ai une grappe de papier dans ma main que j'enroule machinalement et dont je finis par me servir comme baguette pendant la présentation. Au fond, je sais à peu près ce que j'ai à dire et je reviens essentiellement sur le document de bilan que j'avais fait et que j'ai dans les mains. Pour le reste, le *power point* me donne les indications nécessaires. P. est là pour compléter et plus encore. Nous sommes une vingtaine et il y a des procurations, ce moment vient traduire pour moi une étape, la manière dont ces dernières semaines je me suis emparé de cette question-là au côté de P. et de L.. Une autre étape s'ouvre maintenant, nous avons deux salariées et il y a beaucoup de choses à engager et réengager pour la suite. C'est excitant, mais aussi plein de responsabilités qui s'en viennent au regard de tout ce qui se discute ce jeudi et avant cela.

Je ne prends pas de note durant l'AG. J'interviens par trois fois, au-delà des prises de parole. Je mesure à un moment donné la place trop grande que je prends entre les prises de parole comme collégien et celle en tant que membre de l'AG. Que cela soit justifié ou non m'agace, je me mets en retrait. Les sujets qui sont discutés par ailleurs font partie des sujets redondants ou une prise de parole se noie dans les autres. Il faut « ferrailleurs ». Je retiens cette belle expression de L. que j'approuve et réprouve à la fois : « la friche n'est pas rédigeable » non c'est vrai, pourtant je vais essayer d'en rédiger une un jour et ce sera amusant. J'écoute L. avec le même sentiment toute la soirée une forme d'approbation et de réprobation, « la friche n'est pas rédigeable ». Si, et de plein de manières, la friche ne s'incarne pas, si, de plein de manières, L. incarne une friche à n'en pas douter. En écrivant cela, je pense aux idéaux-types, manières bourdieusienne de faire de la sociologie. Cela pourrait être intéressant de s'amuser avec ces idéaux-types depuis l'idée de friche également. Des idéaux-types qui serait complètement fragmentaires, explosés.

Personnellement j'invite le terme friche en faisant état de la discussion avec A. et de la remarque de NPG en réunion. Je convoque le terme dans une discussion autour du manifeste car avec lui, une discussion s'ouvre à nouveau sur les grands mots et grands principes : auto-gestion, expérimentation. Je ne suis plus vraiment sûr de ce que j'avance à cette AG. Je dis oui, nous sommes une expérimentation dès lors que nous faisons ce que nous faisons et que nous le pensons toujours arrimé à un contexte. Le risque pour moi étant toujours de venir sacraliser l'expérimentation en le rattachant à nos pratiques artistiques. Ce rattachement me fait toujours craindre l'opération de police au sens d'Haraway et Latour, une opération de définition. Derrière la question : qui expérimente et qui n'expérimente pas ? Pourquoi ? Faut-il classer et possiblement hiérarchiser. L'opération de police en friche est-elle nécessaire pour répondre à l'opération de police néolibérale permanente ? Doit-on alors investir politiquement le terme d'expérimentation, comment le faire sans être tenté de la définir, comment accepter que nous expérimentons sans se contenter de cela, sans s'emparer de la capacité à le faire ?

La fin de l'AG termine par un pot relativement calme, mais très convivial. Les chantiers du moment et notamment le chantier RH débordent et face à P. nous discutons finalement des éléments de la journée de ce que nous allons engager autour de son entretien annuel. Je me surprends ici à faire ce que j'imagine d'autres faisaient avant. Je me gronde et en même temps est-ce mal ? Cela me fait dire qu'il faut que je sois exigeant avec moi-même à cet endroit-là. Je crois que N. l'a été et c'est ce qui lui a permis d'endosser le rôle d'une manière qui me semble juste. Il faut mettre cette distance pour que cette relation-là, une relation humaine en friche puisse exister. Il s'agit ici de l'espace dont parle Myriam Suchet lors de notre rencontre à Lyon, l'espace nécessaire pour qu'une relation se développe, des relations, pour le coup spécifique, dans des espaces inter-spécifiques, intermédiaires.

La fin de soirée m'appartient, je la garde précieusement. Le lendemain me replongera très vite dans le vif du sujet où, pris sous une pluie battante, je découvrirai quelques heures plus tard les documents que j'enroule la veille machinalement dans mes mains, détremés et avec eux mon carnet dans un sale état, mais pas irrécupérable. C'est une semaine où j'ai sorti des archives du classeur. Je me mets à réfléchir, ce ne sont donc pas des archives selon une définition assez stricte. L'archive est classée et protégée des affres du temps. Là, les documents ont encore un usage, donc ce ne sont pas des archives, la preuve en est qu'ils ont été lourdement endommagés depuis un usage pratique dans l'action et pas seulement depuis leur consultation. L'archive doit bien sûr être protégée dans l'acte de la consulter. Il faudra donc que je réimprime ces documents pour les archiver à moins que je décide d'archiver l'expérience de cette pluie qui s'observe depuis les dunes formées par le papier gondolé et des tâches d'encre, essentiellement bleue, qui proviennent des pages du carnet dans lequel j'avais encastré le paquet de feuilles.

Au bureau, je m'engage dans une lecture des mémoires de Projet de Fin d'étude (PFE) d'archi en prévision des jurys de mardi après-midi à Montpellier. Le second m'alerte sur la question des archives de manière très singulière. Il traite d'un centre social autogéré au coeur de la ville de Montpellier, quartier des beaux-arts. Le bâtiment est étrangement réalisé avec des colonnes de partout et des petites fenêtres pour préserver les documents de trop de lumière. La hauteur de plafond est-elle aussi assez basse, deux mètres vingt, la aussi en lien, j'imagine, avec les archives. C'est ce qu'énonce la jeune architecte en tout cas. Je trouve le mémoire intéressant, la manière dont le bâti et l'expérience de centre social autogéré se rencontre, les contraintes et ce que cela fabrique aussi. Cette question de la préservation des documents là où de mon côté et de manière quasi simultanée je découvre les archives de ma propre expérience pleine d'eau.

La lecture de ces travaux, en même temps qu'elle me donne à découvrir une pratique, toujours l'architecture, et toujours de manière située, en l'occurrence depuis la pratique d'étudiantes et d'étudiants, me donne la manière de me situer depuis ma pratique. Je suis interpellé par ce que je trouve et ce qui me manque dans ces travaux. Autour de cela, je dois m'ajuster. Dois-je être sévère, car je vois des choses que je trouve vraiment difficilement acceptable ou compréhensif, ce qui nécessite d'aller chercher plus d'informations. Il me semble qu'il faut que je partage l'expérience que je fais de ces lectures avec ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de moins bon. Il ne m'appartient pas de venir pénaliser ces étudiant·es et surtout pas avec le peu d'information que j'ai. Je m'en remettrais aussi aux discussions que nous auront avec Benoit et Sandra en amont. Quel jury être ? Comment être jury ? La lecture de ces travaux me donne aussi à penser l'importance de l'écriture. Ne pas lâcher et je pense, au regard toujours de ce que je lis, que ce medium gagnerait à être investigué du côté des étudiant·e·s en archi, tant ce que j'y trouve en cartographie, croquis, plans me semble réussi. Il y a je crois quelque chose à faire en mettant l'exigence au même niveau sans parler d'excellence. Je prends d'ailleurs beaucoup de plaisir dans la manière dont une des étudiantes écrit « franchement ». Cette franchise vient justement pour moi traduire une forme d'exigence. J'ai l'impression que cela produit une relation entre les mediums présents dans le travail et qui fabrique un autre texte, celui que l'on prend avec soit, que l'on comprend. En effet,

être activé par le texte active l'intérêt que l'on va porter aux plans, croquis, esquisses ... et vice-versa.

Lundi 27 juin 2022 (7h55)

Travail – Sociologie du travail – entretien – mémoire – Journal

Je prends quelques minutes ce matin pour essayer de retranscrire quelques réflexions que j'ai eues hier, sur le canoë, autour de la friche. Cela ne dure que quelques minutes, c'est assez intense, et je me rends compte ici qu'il sera dur de retranscrire cette intensité, de retrouver la substance de cette intensité. Elle était due à une mise en lien autour de la notion de travail et d'une sociologie du travail depuis la friche. Les questionnements liés au salariat actuellement, mais aussi le rapport au travail dans nos lieux et quel type de rapport au travail nous y développons, voire même, défendons. L'activité salariale, puisqu'il est question de cela aussi avec le salariat à la friche, qui vient « coordonner une activité bénévole » pour citer P.. Comment ce bénévolat s'active certes pour tenir un lieu, mais aussi, et peut-être surtout, un cadre de travail. En écrivant ici je pense à la manière dont j'ai moi-même développé, à la friche, une manière de travailler. Ici, je crois que je ne parle pas nécessairement de pratiques (performance, écriture, création), mais plutôt de rythme, de temps de travail, d'espace ou même encore de rémunération. Ces derniers temps, je me sens plus proche du statut d'intermittent, étonnement, et j'ai souvent fait le parallèle avec ce statut, de même que j'ai souvent ressenti la tension qu'il y avait à être sur ce type de rythme, mais de ne pas répondre de ce statut.

La réflexion sur le canoë porte donc sur la manière dont je vais pouvoir m'emparer de cela. En ce moment, et de façon sauvage, il y a quelque chose peut-être d'une sociologie du travail qui se dessine. Il faudra que je retourne donc vers les écrits de Pascal, mais aussi ceux d'André Gortz ou encore de Patrick Cingolani. Je pense à la suite de cela aux moments de ma recherche. Il y a eu le moment intermédiation/intermédiaire. Puis, peut-être intermédialité/archives/espèces compagnes. En ce moment l'expérience(s) et puis peut-être cette question du travail. D'autres moments que je n'identifie pas ici, mais qui sont rattachés à des expériences avec son lot d'événements, de cheminements, de lectures...

Une pensée je crois que je ne retranscris pas dans le journal ces derniers jours, et qui fait suite, je crois, à l'AG ou au moment post-Ag. J'imagine une manière de revenir vers N.. avec l'entretien que j'ai passé il y a 10 ans. Que se passerait-il si nous faisons un entretien à partir de cet entretien, dix années après ? Est-ce que cela sera intéressant pour lui ? Pour moi ? Pour nous ? Cela pourrait être une manière de réengager mes travaux qui auront, eux aussi, bientôt dix ans. Je pense souvent à ces mémoires qui demeurent une trace pour beaucoup de personnes, un moment d'écriture parfois douloureux, mais intense, et qui une fois dépassé, reste parfois un bon souvenir, un souvenir exaltant, un geste que d'autres continuent à faire et que d'autres stop net en entrant dans un autre type de « vie active ». Je me sens chanceux personnellement d'avoir pu continuer ensuite et d'être à la veille d'un exercice de ce type, mais d'une nouvelle ampleur. J'aime me poser la question de savoir comment je vais pouvoir réengager ces travaux de master qui sont, pour ainsi dire, la première pierre de ce moment d'écriture en devenir.

Ce matin, sous la douche, je pense à ce texte sur le journal lu. Je me dis qu'il faut que je l'écrive que j'écrive quelque chose de court, écrit depuis l'expérience et sur le mode de la série. Pour cela, je pourrais partir du texte « le journal et son partage » et faire des épisodes façon Martine Bodineau du type #1 Le journal à voix haute / #2 le journal en Fanzine #3 Le journal en livre, en article, emmuré, en archives.... L'idée est de faire le premier pour le partager dans le cadre des journées d'octobre je verrai pour la suite.